

# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

L'étoffe à « mouchoirs de poche » continue de faire parler d'elle, — ce qui n'empêche pas les personnes qui ne sont point immiscées dans les secrets de l'Olympe (la Mode n'est-elle pas une déesse?) d'éprouver quelque étonnement à la vue d'un costume qu'on leur dit être composé de quarante-cinq mouchoirs de poche! Ce chiffre, pourtant, ne répond qu'à la quantité ordinaire de vingt à vingt-cinq mètres qu'on emploie journallement; mais tout le monde n'est pas forcé de savoir que ces mouchoirs de poche se taillent comme le premier tissu venu.

Nous ferons observer, à cet égard, que les encadrements qui marquent chaque mouchoir donnent une grande originalité au costume et qu'il faut tâcher d'en tirer le meilleur parti possible. En les annulant, on enlève au tissu son caractère particulier; il faut donc se garder de suivre l'exemple de quelques couturières de mauvais goût, qui ont cru devoir tourner ainsi la difficulté de les bien disposer: car il ne faut pas se dissimuler que ces encadrements si souvent répétés sont la pierre d'achoppement de ces sortes de costumes. Jusqu'à ce jour, les deux modèles les plus appréciés dans ce genre sont ceux qui se présentent sous forme de plastron-tablier plissé dans sa longueur et coupé de bandes rayées, avec retroussis derrière sur faux jupon, — ou bien sous forme de gilet Louis XV, avec jaquette et jupon complètement plissé, sur lequel se drape une écharpe lavandière. Les encadrements se placent pour ainsi dire d'eux-mêmes sur ces types, et le plus agréablement qu'on puisse désirer.

Un autre succès de la saison, c'est la satinette Pompadour: elle fait, paraît-il, l'ornement des réunions de campagne. Un homme de nos amis, qui revient d'une villégiature charmante, nous fait part de la surprise qu'il a éprouvée à la vue des costumes à panier que les dames avaient adoptés. Un peu plus, il se serait cru transporté en pleine idylle à la Watteau! C'étaient les mêmes étoffes à ramagés, avec le fameux corsage à longue pointe et son complément de tunique retroussée en baldaquins de rideaux; il n'était pas jusqu'au jupon court qui ne rappelât ce joli temps de

pastorales, en laissant voir un coquet bas de soie à jours, chaussé d'un soulier à bouffettes et haut talon doré!

Le costume Watteau, — laissons-lui ce nom, — se fait encore en foulard imprimé ou brodé, ainsi qu'en mousseline blanche, et dans ce dernier cas il acquiert une tournure incomparable. Nous citerons à l'appui une toilette de mariée. — Le jupon, à très-longue traine, est en faille et bordé d'une large ruche chicorée de

même étoffe. Tout le devant est recouvert d'un long tablier de mousseline de l'Inde, plissé très-finement. Deux rubans de satin resserrent les plis vers le bas, en se nouant au milieu. Le corsage, à longue pointe devant, est en faille et mousseline de l'Inde, cette dernière se prolongeant derrière en forme princesse. Les côtés sont relevés et drapés en baldaquins trois fois répétés l'un au-dessous de l'autre et en fuyant derrière, où la mousseline retombe en traine moelleuse. Un volant de malines suit les bords de la mousseline et flotte derrière sur la ruche du jupon. Colerette et jabot coquillé de dentelle semblable, avec flots de satin et manches duchesse garnies de même. Quant au bouquet traditionnel et à la couronne, ils étaient composés de roses dites « bouquet de mariée », mélangées de boutons d'oranger, suivant le goût actuel.

Le chapeau de demisaison se présente, cette année, sous forme de gentilles capotes coulissées, exécutées en faille de cou-

leur. Les teintes préférées sont les suivantes: feuille morte, bronze, bleu Van Dyck, capucin, ou, dans les nuances claires, mastic, rose pâle, caroubier, myrte. Pour la forme, on semble s'être inspiré de l'époque de la Restauration, mais avec moins d'ampleur dans l'ouverture de la passe.

Il est bon d'observer que la mode, tout en élargissant les chapeaux dans leur partie supérieure et tout en les rendant plus « coiffants », n'y a rien voulu changer quant à la longueur. Il reste donc convenu que la passe n'atteindra pas l'oreille, qui doit rester découverte, en dépit des névralgies.



P. N° 436. — PARURE DE LINGERIE POUR RÉCEPTION.

Modèle de la maison LACHEZ-BLEUZE (20, rue Saint-Fiacre).

Le succès du chapeau cabriolet semble devoir se maintenir longtemps encore; ce n'est plus en paille qu'on le porte aujourd'hui, bien entendu, mais en feutre, en attendant qu'il soit en velours ou en satin. A côté de ce modèle, il y a toujours la petite capote que toutes les femmes aiment tant, qui tient si peu de place, fait si peu d'effet, et qui cependant est de si bonne compagnie. Elle est charmante en feutre gris et velours capucin avec houpettes de plumes assorties sur le côté.

Parmi les garnitures de chapeau qui sortent de la ligne ordinaire, nous avons remarqué la houpette, sortée de pouff en marabout noir, blanc ou de couleur, que l'on pose sur le côté du chapeau, vers le sommet. Son volume est plus ou moins fort et s'augmente parfois de l'adjonction d'une aigrette blanche, ce qui lui donne une grande élégance.

Le ruban ombré, le velours écossais, le satin et le pékin de toutes variétés sont des éléments précieux qu'il faut faire entrer pour une large part dans la façon des chapeaux de demi-saison.

Le grand col Médicis vient de paraître chez une de nos lingères la plus en vue; la forme évasée du modèle est montante, puis renversée sur elle-même derrière. Le col qu'on nous a montré est composé de plissés de crêpe lisse, le bord extérieur soutenu par un fil d'archal imperceptible, qui donne le mouvement désirable. Mais on peut établir ce modèle en belle dentelle, en vue de la robe ouverte en carré pour toilette d'apparat. Nous ne saurions préjuger le succès qui sera le partage de cette parure, mais tout porte à croire qu'il sera complet. La mode est habituée aux anachronismes et sait très-bien mettre en présence un habit Directoire et une collerette Médicis!

A côté de cette fantaisie élégante, nous ne voyons guère de modèles nouveaux en fait de lingerie. Outre les ruches et plissés que tant de femmes s'obstinent à préférer, — en raison de la facilité qu'on a de les faire coudre à l'intérieur des corsages, — nous ne voyons guère à signaler que le col empesé et rabattu, ou plutôt roulé sur lui-même; encore n'est-ce point chose nouvelle. Ce col est encadré de bandes plissées ou festonnées en coton de couleur; dans ce dernier cas, il est accompagné du nœud de cravate en « crête de coq » qui en est devenu le complément indispensable. On nous demande comment se fait ce dernier: tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il se compose soit d'un mouchoir de poche préalablement brodé, soit de bandes que l'on coquille de façon à former une sorte de jabot ébouriffé.

Aux femmes qui font toilette pour le dîner, nous conseillons fort le fichu de mousseline de l'Inde entouré de volants de dentelle blanche ou noire. Ce fichu ajoute un grand charme à la toilette la plus simple; il en devient l'élément poétique. Disposé un jour en carré, un autre jour en châle, il est aussi précieux pour le corsage décolleté que pour le corsage montant. Les pointes en sont ou simplement nouées, ou bien réunies dans le haut du corsage par un bouquet, puis entortillées l'une sur l'autre en ligne droite jusqu'à la taille, ce qui forme un joli jabot.

La mousseline de l'Inde, par sa blancheur mate et sa grande souplesse, se prête merveilleusement aux coquettes inspirations des lingères; c'est un de leurs éléments favoris: aussi faut-il les voir à l'œuvre! Pouffs et bonnets du matin sont à vous tourner la tête...

MARY D'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 436.

PARURE DE LINGERIE POUR RECEPTION. — Fichu de mousseline-crêpe lisse et valenciennes, composé d'une collerette et d'un plastron. La collerette

est formée d'un volant de dentelle et de deux plissés intérieurs en crêpe lisse; le bas dessine derrière une pointe qui se termine par un nœud de ruban rose. Deux ruchés de mousseline-crêpe lisse, rehaussés de valenciennes, forment le plastron, qu'encadre un volant de haute dentelle semblable. Nœuds de satin rose dans le haut et dans le bas et coques sur les côtés. — Manchettes assorties sur les manches du corsage; ces manchettes sont composées de volants de valenciennes et de ruban rose.

G. N° 931.

TOILETTES D'ENFANTS ET DE JEUNE FEMME. — 1. Costume de cachemire gris, pour petit garçon de trois à quatre ans. — Jupon monté à gros plis creux devant et derrière. Robe conçue dans le genre de la robe anglaise, avec des plis creux au milieu devant et derrière. Le bas des devants se retourne sur lui-même, de manière à présenter deux revers de faille caroubier. Col rabattu et parement des manches en faille semblable. — Lingerie plate, rabattue et ouverte, avec nœud de cravate à la Colin. — Chapeau marin en paille de riz, bordé et garni de ruban caroubier. — Prix du patron épinglé: 3 francs.

2. Costume en jolie fantaisie de laine lilas. — Une bande de moire antique mauve est posée sur le milieu du dos où elle se termine par deux pans flottants. Même bande de moire sur les devants, et grand volant monté à plis creux sur les côtés de la robe, dont il constitue l'ampleur. Parement simple au bas des manches. — Lingerie festonnée. — Chapeau en copeaux ondulés, tout doublé de soie rose et garni d'une couronne de cerises variées. — Prix du patron épinglé: 3 francs.

3. Costume princesse en étoffe de laine chinée de ton crème à pointillés réséda, avec faille de ce ton. — Le devant est en fantaisie, ainsi que le milieu du dos qui forme une longue traîne; les côtés sont en faille et tout le bas est garni d'un volant tuyauté; les bords de ce volant sont lisérés de faille bleu pâle, et un bouillonné réséda en coupe le milieu. Quatre bouclettes terminent le bas du milieu du dos; elles sont superposées, et la jupe, à cet endroit, se trouve par ce fait détachée du corsage et montée à part. Un ruban de satin réséda et bleu pâle est disposé, sur les côtés du dos, en coques reliées par un pan de ruban; une ligne de longues coques du même genre suit le côté gauche jusqu'au bas. Parement de faille sur les manches, avec plissés bleus. — Lingerie plate. — Chapeau de paille « paillason », entouré d'une écharpe de gaze Pompadour drapée légèrement et fixée par des houpettes de plumes réséda. — Prix du patron épinglé: 6 francs.

G. N° 916.

TOILETTES DE MARIAGE. — 1. Costume de mariée, en faille blanche. — Jupon à traîne, monté derrière par un pli Watteau trois fois replié. Le bas est garni de plusieurs plissés de tulle blancs, sur lesquels s'appuie une guirlande de médaillons plissés de même étoffe. Echarpes de faille brodées de plissés de tulle sur le devant de la jupe, où elles sont fixées par des nœuds de satin. La première écharpe se termine derrière, au milieu du pli Watteau, par un feufrou de plissés en tulle, avec nœuds de satin sur les côtés. — Corsage à basque pointue devant et derrière, garni dans le haut d'un fichu de tulle blanc drapé en châle, avec des plissés sur tous les bords. Des nœuds de satin ferment le fichu et l'ornent sur les épaules. Plissés de tulle au bas des manches, avec poignet de satin roulé. — Bouquet de fleurs d'oranger sur le côté du corsage et couronne de mêmes fleurs, avec voile de tulle posé à la Juive. — Prix du patron épinglé: 8 francs.

2. Costume de faille rose pour demoiselle d'honneur. — Robe princesse fermée devant, jusqu'au bas du buste seulement, par une ligne de petits boutons roses. Une petite écharpe de crêpe de Chine rose entoure en biais le haut du corsage; elle se termine par un nœud lâche sur l'épaule gauche, d'où retombent des pans frangés. La robe est, en outre, ornée de deux autres écharpes de même étoffe, bordées de hautes franges à grillage léger; ces écharpes sont disposées à la bayadère et nouées de côté; les derniers pans touchent au bas de la jupe. Manches duchesse garnies de volants plissés; la tête formée par une écharpe à pan frangé. — Crêpe lisse plissé à l'intérieur du cou et des manches. — Chapeau de paille de riz blanche, orné d'une plume rose qui s'échappe d'un nœud de satin rose placé derrière au bas de la calotte. — Prix du patron épinglé: 8 francs.

**Description de la gravure coloriée n° 1546.**

TOILETTE D'AMAZONE ET TOILETTE DE CHATEAU. — 1. Costume d'amazone en drap bleu marine. — Jupe de forme princesse devant, montée à plis plats derrière, avec traîne plus accentuée derrière que sur les côtés. — Lorsqu'on relève la jupe, on peut apercevoir un pantalon de même étoffe et long comme celui d'un vêtement d'homme. — Gilet de casimir ou de piqué blanc, de forme masculine, avec un dos spécial, des pattes et une boucle pour le serrer à la taille; boutons d'argent ciselé. — Veste ajustée à coutures de tailleur, avec petit col rabattu et parements plats aux manches; cette veste se ferme par trois boutons semblables à ceux du gilet. — Lingerie plate, en toile empesée, et cravate de crêpe de Chine noir. — Chapeau de feutre, de ton naturel, garni de velours noir et de plumes de coq. — Prix du patron épinglé du costume complet: 12 francs.

2. Veste « garde-française » en brocart de soie jaune à pointillés roses. La forme de ce vêtement est ajustée, et le devant se compose d'un faux gilet de soie de nuance bouton d'or, avec de longs revers de faille rose; ces derniers sont rayés de brandebourgs en galon d'or, terminés chacun par un bouton de même métal. Un jabot de malines orne tout le devant du gilet; un flot de ruban rose le termine. Une ruche coquillée de dentelle pareille entoure l'intérieur d'un grand col de dentelle qui se rabat assez bas sur le dos; ce coquillé se réunit à celui du gilet. Manches de faille s'arrêtant aux coudes avec deux volants de malines. — Jupe de faille à longue traîne derrière; le devant est plissé et recouvert d'un tablier-écharpe. Ce tablier est entouré d'un volant de malines dont la tête est soutenue par un rouleau de faille bouton d'or. Nœuds de ruban rose sur le côté du tablier, et large nœud de même étoffe se confondant, sur le côté opposé, avec les draperies de l'écharpe. — Prix du patron épinglé de la veste: 3 francs; patron de la jupe: 3 francs.

**Description de la gravure coloriée n° 1547 D.**

Substituée à la gravure coloriée N° 1546 pour les Abonnées qui en ont fait la demande.

NOUVEAUX MODÈLES DE CHAPEAUX. — 1. Chapeau *Marie-Amlie* en satin havane. La passe, très-large et ouverte, se rabat sur elle-même contre la calotte; un ruban de satin, qui forme les mentonnières, est placé entre les deux et retient une touffe de plumes assorties qui forment panache au sommet. Double nœud de ruban au bas de la calotte, traversé par une boucle de perles. Tour de tête ruché en tulle blanc, liséré de bleu pâle.

2. Chapeau de feutre. La passe, large et renversée, est doublée de velours vert paon. Bande de velours autour de la calotte et grande plume amazone d'un blanc un peu gris sur le dessus. Une aigrette de plumes de perruche orne le côté, un peu en arrière.

**Description de la figurine coloriée L. n° 184.**

Annexe spéciale aux éditions n° 3 et 4.

TOILETTE DE RÉCEPTION. — Costume de faille noire et satin damassé noir. — Juppon à longue traîne; le devant et le dos en faille, les côtés en tissu broché. Une large ruche chicorée, en faille échiquetée et plissée, le tout très-coquillé, orne le bas de la traîne; elle est disposée sur deux rangs partout, sauf sur le devant, où elle n'en forme qu'un. Les côtés brochés se détachent en panneau par une tête ruchée posée à gauche et à droite; le panneau lui-même est bouillonné et se termine dans le bas par une frange à haute tête de filet. Trois écharpes sont étagées sur le devant du jupon; elles sont drapées en plis remontants et le bord inférieur de chacune d'elles est découpé en dents carrées; ces dents lisérées de satin noir, reposent sur une bande brochée posée à plat dessous. — Corsage à longue basque dentelée comme les écharpes et terminée derrière par une frange pareille à celle des panneaux. Le devant du corsage est formé d'un plastron de satin broché, coupé en carré et garni de petites ruches échiquetées. Le haut du corsage est en faille, et l'étoffe formée des plis dans la largeur. Un col de guipure blanche d'Argentan entoure le bord du corsage; il se rabat

assez bas derrière. Nœud de satin sur l'angle gauche du carré. La manche, très-plate, est dentelée du bas et terminée par un plissé. — Plissés de crêpe lisse à l'intérieur du cou et des manches. — Prix du patron épinglé: 8 francs.

**ÉCHOS DE LA MODE**

Septembre n'a pas encore inspiré à la mode de grandes innovations. Cependant le chapeau qui domine depuis quelques jours et qui est tout à fait de saison, c'est la guirlande de raisin et son beau feuillage si seyant.

Cette coiffure fait involontairement penser aux bacchantes, mais au lieu du thyrses, les dames qui se couronnent de pampres se bornent à agiter l'éventail et, en guise de peaux de tigre, elles sont habillées d'épaisse faille noire. La longue jupe de la robe est agrémentée de quinze petits plissés en Chantilly, que dépasse une valenciennes. C'est la toilette d'automne le plus en faveur, et elle le mérite bien.

On fait aussi, pour l'instant, beaucoup de costumes en lampas, broché et matelassé noir. Ces derniers conviennent aux femmes très-minces; les étoffes épaisses vont admirablement aux femmes sveltes, elles leur donnent l'ampleur qui leur manque.

Avec ces toilettes sombres, on peut se permettre les fleurs éclatantes au corsage et dans les cheveux; c'est le cas aussi d'employer les belles dentelles héréditaires en encolure et en manches. Le vieux point ne paraît jamais autant à son avantage que dans le voisinage des soyeuses étoffes noires ou de nuances très-foncées.

A propos de modes, dernièrement on a tenu conseil chez une douairière dont l'opinion fait loi, afin de décider si la mitaine serait acceptée ou rejetée pour les toilettes du soir. La douairière a opiné pour la conservation du gant, même dans la journée.

« C'est, a-t-elle ajouté, une question de réserve et de bon goût. Au bal, il faut bien accueillir, parfois, l'invitation à danser d'un homme qui vous est étranger ou même inconnu, bien qu'il vous ait été présenté par le maître de la maison.

» A cet étranger, à cet inconnu, irez-vous livrer votre main presque nue, alors qu'elle est peut-être agitée, frémissante, moite, brûlante ou froide et qu'elle peut révéler, en partie, l'état de votre âme. On commande à ses traits de rester impassibles, mais on ne saurait empêcher le sang de courir plus ou moins vite. Les vraies femmes m'entendront bien et elles garderont le gant, espèce de barrière entre elles et les inconnus. »

Cette même douairière prétend avoir une idée du caractère des gens à la manière dont ils vous serrent la main. Elle assure qu'on lui disait un jour les choses les plus aimables du monde, mais qu'à la façon dont on lui serra ensuite la main, elle devina qu'elle avait affaire à une personne fautive qui la haïssait. Elle se mit sur ses gardes et fit bien. L'événement donna pleinement raison à l'espèce de révélation qu'elle avait reçue par un serrement de main. Vous pensez si la douairière fut encouragée à poursuivre ses observations sur le *shake hand*.

En Angleterre, si l'on présente une main gantée, on dit: « *Excuse my glove.* » C'est apparemment parce que l'étreinte de la main nous vaut mieux, en ce sens qu'elle a plus de franchise; sous le gant, nous pouvons mieux dissimuler le sentiment qui nous agite, quand nous serrons la main de quelqu'un.

L. S.

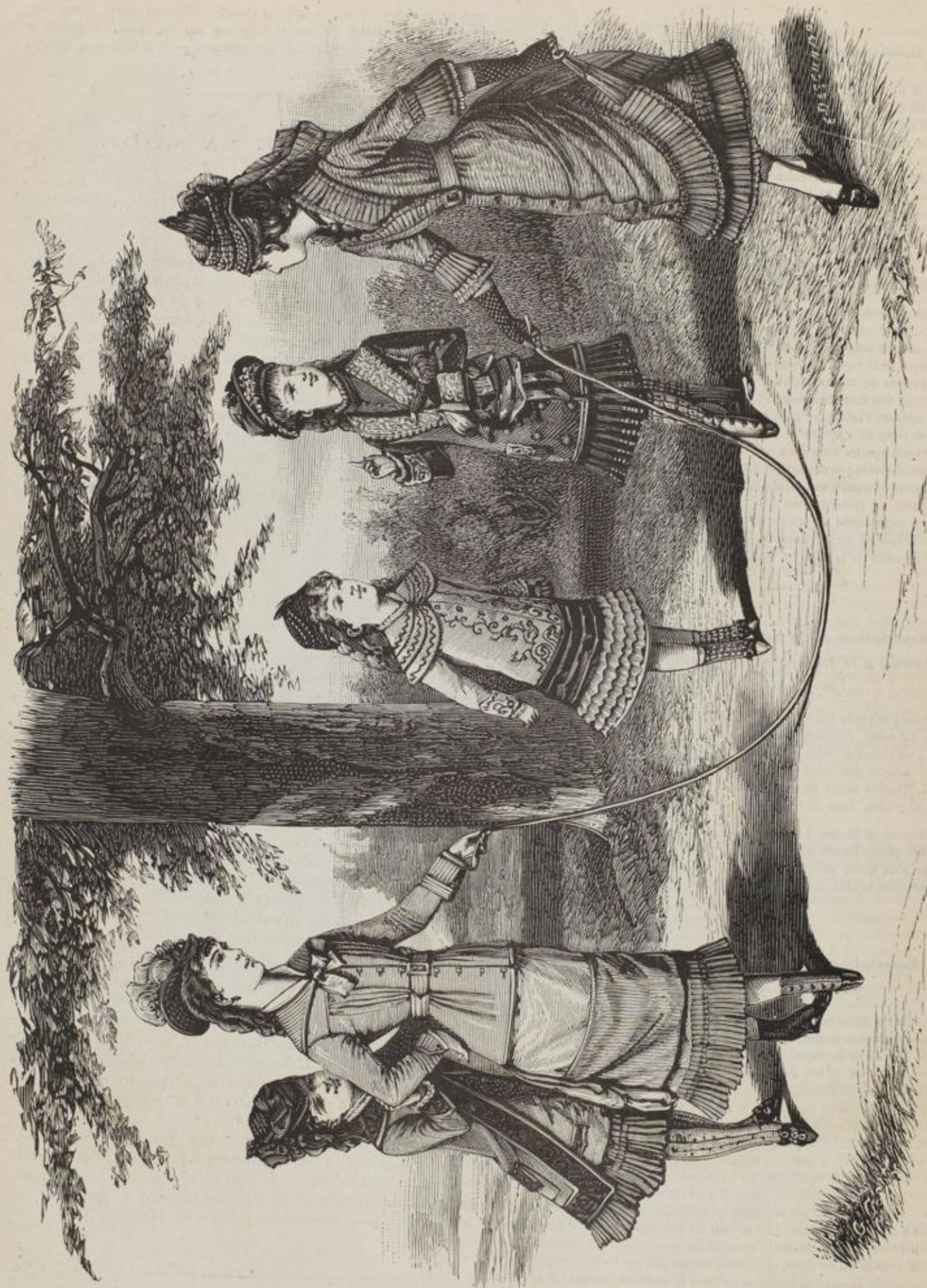


PLANCHE GL. N° 956. — TOILETTES D'ENFANTS. — DESCRIPTION. PAGE 437.  
Modèles de la maison A. GAUCHEAUX, GIRAUX et C<sup>ie</sup> (rue Montmoiteuc, 85). — Patronis déjantés : 3 et 4 francs.

PLANCHE CL. N. 656. — TOILETTES D'ENFANTS. — DESCRIPTION. PAGE 437.  
Modèles de la maison A. GARNIER, GIRAUD et Co. 100, Montmartre, No. 100. — Exposition photograph. 1854 et 1855.



Imp H. Lefevre Paris

Ad Goubaud & fils Editeurs

L. N 184



NO 1110-1111.

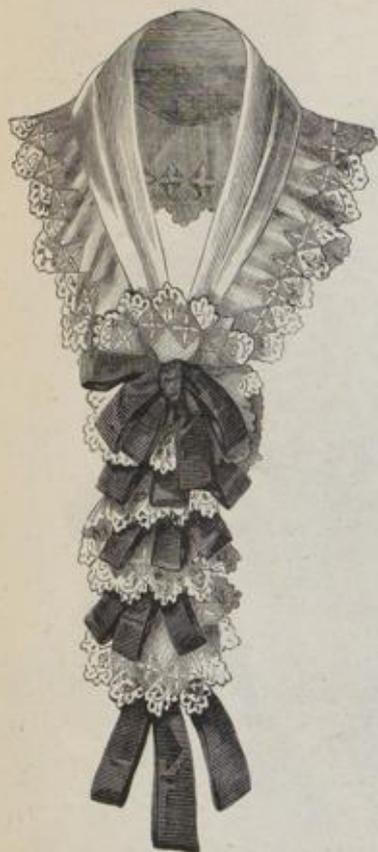
N. 111.

Costume. — 1. Costume  
 en lain et velours  
 pour petite fille de six  
 ans. — Robe garnie de  
 dentelle de lousins courts et  
 de volant plissé. — Paletot  
 en velours sur le bas de la  
 robe de velours frappe en  
 velours à garniture des manches  
 et de la ceinture de même étoffe.  
 — La paille brune à visière  
 est garnie de tulle assortie  
 au velours et disposé en  
 boucles.

Robe en cachemire beige, pour  
 une jeune fille. — Jupons  
 en tulle plissé et garni  
 de dentelle. — Corset à  
 lanières par groupes de plis.  
 — Ceinture de ruban de  
 tulle blanc et noir. Un volant  
 en tulle sur le bas, orné de  
 dentelle de paille noire; la  
 robe de tulle blanc. Ruban  
 de la ceinture et plume  
 de tulle blanc.

Robe en cachemire bleu brodée  
 de tulle blanc, surmontée  
 de tulle blanc, se terminant  
 par un volant sur le bas. Le  
 corset est garni d'un plastron sur  
 le devant. — Triple collet de

## NOUVEAUX MODÈLES DE LINGERIE (G. N° 946).



1. FICHU DE DEMI-TOILETTE.

G. N° 956.

TOILETTES D'ENFANTS. — 1. Costume de vigogne « café au lait » et velours frappé « loutre », pour petite fille de six à sept ans. — Robe princesse fermée devant par une ligne de boutons corozo et entourée d'un volant plissé. — Paletot demi-ajusté, s'écartant sur le bas de la robe; une bande de velours frappé en orne les bords, le parement des manches et la poche. Col rabattu de même étoffe. — Chapeau de paille brune à visière avancée devant. Ruban de nuance assortie drapé autour de la calotte et disposé en coques sur le côté.

2. Costume de cachemire beige, pour fillette de onze à treize ans. — Jupou court, entouré d'un volant plissé et garni d'une écharpe lavandière. — Corsage à empiècement, froncé par groupes de plis. Grand col marin et ceinture de ruban de ton assorti, avec boucle d'or. Un volant plissé, monté par un biais, orne le bas des manches. — Chapeau de paille noire; la passe doublée de broché marron. Ruban marron autour de la calotte et plume écrue. — Prix du patron épinglé : 4 francs.

3. Robe princesse en cachemire bleu brodé, pour bébé de trois à quatre ans. De très-petits volants froncés, surmontés d'une écharpe de velours gros bleu nouée derrière, en entourent le bas. Les broderies, exécutées en chenille bleu marine, dessinent un plastron sur le devant du vêtement. Parement brodé aux manches. — Triple collet de même étoffe, avec répétition

1. Fichu de demi-toilette, composé de bandes mates en mousseline et d'entre-deux de dentelle. Ce fichu s'ouvre en châle par devant, et ses bords sont ornés d'un volant de dentelle. Jabot de mousseline-crêpe lisse plissé dans sa longueur et orné, au milieu, d'un long coquillé de dentelle; flot de ruban caroubier à la fermeture du col et au bas du jabot.

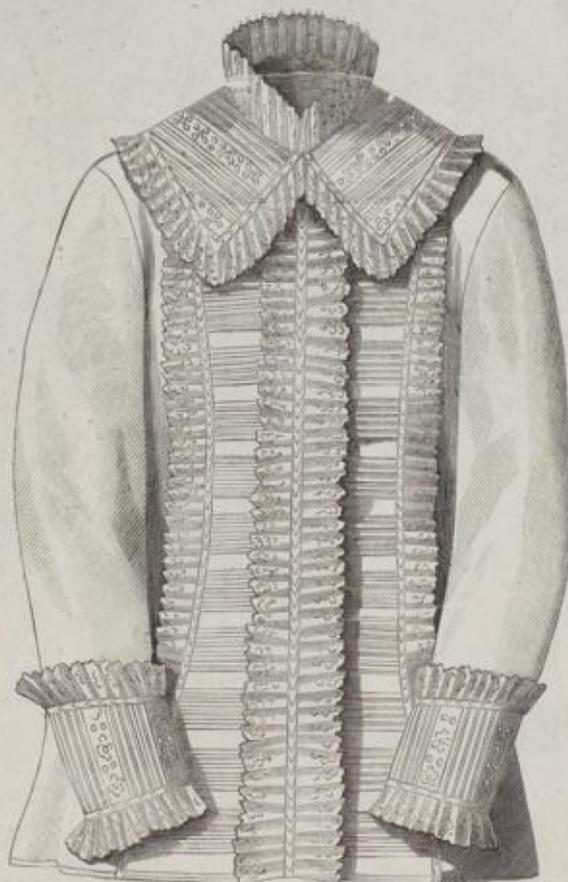
2. Fichu de mousseline-crêpe lisse drapé en châle, avec un volant de dentelle blanche sur les bords. Jabot de dentelle coquillée et entremêlée de bouclettes de satin bleu.

3. Matinée de nansouck, à plastron très-garni, formé de petits plis disposés par groupes. Deux volants brodés et ruchés forment jabot sur le milieu de l'ouverture; ils sont réunis par une bande brodée au point anglais; même disposition de volants de chaque côté du plastron. Col rabattu et parement des manches composés de groupes de petits plis et d'entre-deux brodés, avec volants ruchés sur les bords.

Ces trois modèles de lingerie brodée sortent de la maison Lachez-Bleuze (20, rue Saint-Fiacre).



2. FICHU A JABOT.



3. MATINÉE DE NANSOUCK.

de la broderie au bord de chaque col. — Bonnet de police en feutre, garni d'une aile posée en aigrette et de deux rangs de cordelière. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

4. Costume de sergé caroubier, pour petite fille de huit à neuf ans. — Robe princesse avec paletot droit. Le bas de la robe est entouré d'un volant plissé sur lequel sont posés à plat de petits lacets de laine bistre. Le paletot est terminé par deux lacets semblables. Un long col rabattu, en dentelle bistre, ouvre le vêtement en châle. Même dentelle au bas des manches ainsi que sur la poche. Ruches de crêpe lisse au cou et aux poignets. — Chapeau de feutre, à passe enlevée et garnie d'une couronne de myosotis; ruban loutre noué sur le devant. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

5. Costume en fantaisie de laine chinée blanc d'ivoire sur fon loutre, pour fillette de onze à douze ans. — Jupou court, entouré d'un volant plissé dont les bords sont rehaussés d'une guipure ivoire. — Polonaise garnie de même; le haut du corsage ouvert en châle, avec plissé semblable. Ceinture ronde, en gros grain assorti, et boucle d'ivoire. Mêmes plissés au bas des manches. — Chapeau rond, avec écharpe de gaze à rayures écossaises, flottant derrière. Aile de trois tons (vert, bleu et rouge) sur le côté. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

PLANCHE G. N° 931. — DESCRIPTION, PAGE 434.



TOILETTES D'ENFANTS ET JEUNE FEMME (DESSIN DE M. E. PRÉVAL)

Modèles de la maison COSTADAU (rue des Jeûneurs, 25 et 27). — Patrons épinglés : 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> fig., 3 francs; — 3<sup>e</sup> fig., 6 francs.



1566

*F. Havard*

*A. Levy imp. r. des Marseis. 86.*

*C. Guillard*

*Art. Goubaud & Fils Ed. Paris.*

## LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, N. 3

*Etroffes et Nouveautés des Grands Magasins du Coin de Rue, r. Montorgueil, 6 et 8.  
 Corsage de P. de Plument, r. Vivienne, 33. Chaussures pour Dames de la M<sup>me</sup> Poivret & C<sup>ie</sup>, r. Montorgueil, 61.*

*Encre et Sautouy & Gall*



TOI

Severus melle

PLANCHE G, N° 916. — DESCRIPTION, PAGE 434



TOILETTES DE MARIAGE (DESSIN DE M. H. JANET).

Nouveaux modèles de M<sup>me</sup> BRÉANT-CASTEL (rue du Quatre-Septembre, 49). — Prix des patrons épinglés : 8 francs

## LES JUMEAUX DE L'HOTEL CORNEILLE

(NOUVELLE. — SUITE.)

Il me récita un passage du *Lis dans la vallée*, qui contenait les règles de sa conduite; c'est la dernière lettre de M<sup>me</sup> de Mortsauf au jeune Vandenesse. Nous relûmes ensuite les conseils d'Henri de Marsay à Paul de Manerville; puis il demanda le déjeuner, puis il perdit deux heures à sa toilette, deux heures juste, à l'exemple de M. de Marsay.

Je le vis assez souvent, dans le cours de l'hiver, pour remarquer comme il pratiquait les leçons de son maître. S'il est vrai que le travail mérite récompense et que toute peine soit digne de loyer, il lui était dû d'épouser Modeste Mignon, Eugénie Grandet ou M<sup>lle</sup> Taillefer. Il se montrait partout aux heures où l'on se montre. Il galopait au Bois tous les soirs, aussi exactement que si sa course eût été payée. Il ne manqua aucune première représentation des théâtres de bonne compagnie; il fut assidu aux Italiens comme s'il eût aimé la musique. Il ne refusa pas une invitation, ne perdit pas un bal, et n'oublia jamais une visite de digestion. En quoi je l'admirais. Sa toilette était exquise, sa chaussure parfaite, son linge miraculeux. J'avais honte de sortir avec lui, même le dimanche, où nous portions des chemises empesées. Quant à lui, il sortait volontiers avec moi. Il avait loué pour six mois un coupé tout neuf où le carrossier avait peint provisoirement ses armoiries.

Dans le monde, il se recommanda dès l'abord par deux talents qui vont rarement ensemble : il était danseur et causeur. Il dansait le mieux du monde, au point de faire dire qu'il avait de l'esprit jusqu'au bout des pieds. Il avait des jarrets solides, ce qui ne gêne rien, et un bras à porter une valseuse de plomb. Toutes les filles qui dansaient avec lui étaient enchantées d'elles-mêmes, et de lui par conséquent. Les mères, de leur côté, veulent toujours du bien à l'homme qui fait briller leurs filles. Mais lorsque, après une valse ou un quadrille, il allait s'asseoir au milieu des femmes d'un certain âge, le penchant qu'on avait pour lui se changeait en enthousiasme. Il avait trop de bon goût pour lancer des compliments à la tête des gens, mais il faisait trouver des idées à ses voisines, et les plus sottes devenaient spirituelles au frottement de son esprit. Il se refusait sévèrement les douceurs de la médisance, ne remarquait aucun ridicule, ne relevait aucune sottise, et plaisantait sur toutes choses sans blesser personne, ce qui n'est pas toujours facile. Il n'avait aucune opinion sur les matières politiques, ne sachant pas dans quelle famille l'amour pouvait le faire entrer. Il s'observait, se surveillait et s'épiait perpétuellement sans en avoir l'air. Il se disait à lui-même cent fois par soirée :

« Ma fille, tenez-vous droite ! »

Autant il était gracieux devant les femmes, autant il était froid dans ses rapports avec les hommes. Sa roideur frisait l'impertinence. C'était encore un moyen de faire sa cour à celles dont il attendait tout, une façon détournée de leur dire :

« Je ne vis que pour vous seules. »

Le sexe faible est sensible aux hommages des forts, et c'est double plaisir de faire courber une tête orgueilleuse. Sa superbe était trop affectée pour passer inaperçue : elle lui attira des querelles. Il se battit trois fois et corrigea ses adversaires galamment, du bout de l'épée : le plus malade des trois fut quinze jours au lit. Le monde sut gré à Léonce de sa modération comme de sa bravoure, et l'on reconnut en lui un beau joueur qui prodiguait sa vie en ménageant celle des autres.

C'était, au reste, le seul jeu qu'il se permit. Quand la lettre de M<sup>me</sup> de Mortsauf ne l'aurait pas prémuni contre les cartes, il s'en serait défendu de lui-même, dans l'intérêt de sa réputation et de ses finances. Il jetait l'argent à pleines mains, mais à bon escient. Il ne refusait ni un billet de concert, ni un billet de loterie; nul

citoyen des salons de Paris ne payait plus largement ses contributions. Il savait, à l'occasion, vider son porte-monnaie dans la bourse d'une quêteuse, ou s'inscrire pour vingt louis sur le carnet d'une dame de charité. Il dépensait beaucoup pour la montre et fort peu pour le plaisir, comptant pour inutile tout déboursé fait sans témoins. C'est en cela surtout qu'il se distinguait de ses modèles, les Rubempré et les de Marsay, hommes de joie et grands viveurs. Il ne faisait pas de dettes, il n'avait pas de maîtresses; il évitait tout ce qui pouvait l'arrêter dans sa course. Il voulait arriver sans retard et sans reproche.

Malgré de si louables efforts, Léonce dépensa trois mois d'hiver et 35 000 francs d'argent, sans trouver ce qu'il cherchait. Peut-être manquait-il un peu de souplesse. Je l'aurais voulu plus moelleux. A l'étudier de près, on découvrait un bout d'oreille bretonne qui pouvait effaroucher le mariage. Il était trop agité, trop nerveux, trop tendu. C'était une machine supérieurement montée; mais on entendait le bruit des roues. Une femme de trente ans aurait pu lui donner le supplément de manières qui lui manquait; et, si j'en crois la renommée, il avait des professeurs à choisir, mais son siège était fait et il n'accepta de leçons de personne.

Quand je lui fis ma visite de nouvel an, il passa en revue les trois mois qui venaient de s'écouler. Il n'avait encore trouvé que des partis inaccessibles : une veuve légère et légèrement ruinée; une princesse russe plus riche, mais suivie de trois enfants d'un premier lit, et la fille d'un spéculateur taré.

« Je n'y puis rien comprendre, me dit-il avec une certaine amertume. J'ai des amis et point d'ennemis; je connais tout Paris et je suis connu; je vais partout, je plais partout; je suis lancé, je suis même posé, et je n'arrive à rien! Je marche droit à mon but sans m'arrêter en route, on dirait que le but recule devant moi. Si je cherchais l'impossible, on s'expliquerait cela; mais qu'est-ce que je demande? Une femme de mon milieu, qui m'aime pour moi. Ce n'est pas chose surnaturelle? Matthieu a trouvé dans son monde ce que je poursuis vainement dans le mien. Cependant, je vaudrais bien Matthieu.

— Au physique, du moins. As-tu de leurs nouvelles?

— Pas souvent : les heureux sont égoïstes. Le licencié améliore ses terres; il marne, il sème du sarrasin, il plante des arbres : sans niaiseries! Sa femme va aussi bien que le comporte son état. On espère l'arrivée de Matthieu II pour le mois d'avril : il n'y a pas de temps perdu.

— Je ne te demande pas si l'on s'aime toujours?

— Comme dans l'arche de Noé. Papa et maman sont à genoux devant leur belle-fille. M<sup>me</sup> Bourgade a bien pris : il paraît que c'est décidément une femme distinguée; tout ce monde s'occupe, s'amuse et s'adore : ils ont du bonheur.

— Tu n'as jamais eu la velléité de courir les rejoindre avec le festant de tes écus?

— Ma foi non! J'aime mieux mes ennuis que leurs plaisirs. Et puis, il n'est pas encore temps d'aller me cacher.»

En effet, huit jours après, il arriva tout radieux au parloir de l'École.

— Brr! fit-il, on n'a pas chaud ici.

— Quinze degrés, mon cher, c'est le règlement.

— Le règlement n'est pas si frileux que moi, et j'ai bien fait de me laisser refuser, d'autant plus que je touche à mon but.

— Tu es sur la voie?

— J'ai trouvé.

Léonce avait remarqué la gentillesse et l'élégance d'une toute petite femme, si frêle et si mignonne, que ses perfections devaient être admirées au microscope. Il avait valsé avec elle et il avait failli la perdre plusieurs fois, tant elle était légère et tant on la sentait peu dans la main; il avait causé et il était resté sous le charme : elle babillait d'une petite voix de fauvette assez mélodieuse pour faire croire à quelqu'une de ces métamorphoses qu'Ovide a ra-

contées dans ses vers. Cet esprit féminin courait d'un sujet à l'autre avec une volubilité charmante. Ses idées semblaient onduler au caprice de l'air, comme les marabouts qui garnissaient le devant de sa robe. Léonce demanda le nom de cette jeune dame qui ressemblait si bien à un oiseau-mouche : il apprit qu'elle n'était ni femme ni veuve, malgré les apparences, et qu'elle s'appelait M<sup>lle</sup> de Stock. Le monde lui donnait vingt-cinq ans et une grande fortune. Sur ces renseignements, Léonce se mit à l'aimer.

Chez les peuples civilisés, les naturalistes reconnaissent deux variétés d'amour honnête : l'une est une plante sauvage qui se sème spontanément dans les cœurs, qui se développe sans culture, qui jette ses racines jusqu'au plus profond de notre être, qui résiste au vent et à la pluie, à la grêle et à la gelée, qui repousse si on l'arrache, et qui emprunte à la nature une vigueur et une ténacité invincibles; l'autre est une plante de jardin que nous cultivons nous-mêmes, soit pour ses fleurs, soit pour ses fruits : tantôt c'est une mère qui la sème dans l'âme de sa fille pour la préparer insensiblement à un brillant mariage, tantôt on voit deux familles, désireuses de s'unir par un lien étroit, sarcler et arroser dans le cœur de leurs enfants une petite passion potagère; quelquefois un jeune ambitieux, comme Léonce, s'applique à développer en lui les germes d'un amour qui promet des fruits d'or. Cette variété, plus commune que la première, se cultive en plates-bandes dans les salons de Paris; mais, comme toutes les plantes des jardins, elle est délicate, elle exige des soins, elle résiste rarement au froid et jamais à la misère.

Léonce se fit montrer le baron de Stock, qui jouait à l'écarté et perdait des sommes avec l'indifférence d'un millionnaire. En ce moment M<sup>lle</sup> de Stock lui parut encore plus jolie. Le baron portait une assez belle brochette de décorations étrangères.

— Sa fille est adorable! pensa Léonce.

Il se fit présenter à la baronne, une noble poupée d'Allemagne, couverte de vieux diamants enfumés. Cette digne femme lui plut au premier coup d'œil. Peut-être l'eût-il trouvée un peu ridicule si elle n'avait pas eu une fille aussi spirituelle. Peut-être aussi aurait-il jugé que M<sup>lle</sup> de Stock manquait un peu de distinction s'il ne lui eût pas connu une mère aussi majestueuse.

Il dansa tout un soir avec la jolie Dorothee et murmura à son oreille des paroles de galanterie qui ressemblaient fort à des paroles d'amour. Elle répondit avec une coquetterie qui ne ressemblait pas à de la haine. La baronne, après s'être renseignée, invita Léonce à ses mercredis : il y fut assidu. M. de Stock habitait, rue de La Rochefoucauld, un petit hôtel entre cour et jardin, dont il était propriétaire. Léonce se connaissait en mobilier depuis qu'il avait acheté des meubles. Sans être expert, il avait le sentiment de l'élégance. Il pouvait se tromper, comme tout le monde, car il faut être commissaire-priseur pour distinguer un bronze artistique d'un surmoulage à bon marché, pour deviner si un meuble est bourré de crin ou nourri économiquement d'étoupe, et pour reconnaître à première vue si un rideau est en lam-pas ou en damas de laine et soie. Cependant il n'était pas du bois dont on fait les dupes. Les domestiques, en livrée amarante, avaient de bonnes têtes carrées et un accent allemand qui écorchait délicieusement l'oreille. On reconnaissait en eux de vieux serviteurs de la famille, peut-être des vasseaux nés à l'ombre du château de Stock. Le train de maison représentait une dépense de soixante mille francs par an. Le jour où Léonce fut accueilli par le baron, fêté par la baronne et regardé tendrement par la jeune fille, il put dire sans présomption :

« J'ai trouvé ! »

Vers le milieu de janvier, il sut que Dorothee devait quêter pour les pauvres à Notre-Dame de Lorette. Lui qui manquait souvent la messe, il fut d'une ponctualité exemplaire. Il me fit déjeuner au galop et m'entraîna avec lui sur le coup d'une heure. J'ai oublié les détails de sa toilette, mais je me rappelle bien qu'elle éblouissait. Je reconnus M<sup>lle</sup> de Stock au portrait qu'il m'en avait

fait, quoiqu'il eût oublié de me dire qu'elle était brune comme une Maltaise. Une Allemande brune est un phénomène assez rare pour qu'on en fasse mention. A la fin de la messe, les fidèles défilèrent un à un devant les quêteuses, qui se tenaient à genoux à chaque porte de l'église. Dorothee sollicitait la charité des passants par un coup d'œil interrogatif, d'une grâce toute mondaine. Je mis deux sous dans sa bourse de velours, l'obole du pauvre écolier. Léonce salua la quêteuse comme dans un salon, en donnant un billet de mille francs plié en quatre.

« Combien te reste-t-il ? lui demandai-je sous le vestibule.

— Treize mille francs et quelques centimes.

— C'est peu.

— C'est assez. L'aumône que je viens de faire me sera rendue au centuple. *Centuplum accipies.* »

Je ne répondis rien : je songeais aux pauvres dix francs de Matthieu.

En retournant à la rue de Provence, mon charitable ami me donna quelques notions sur la vie de château dans les seigneuries d'Allemagne. Il me dépeignit ces grands repas arrosés des vins de Tokai et de Johannisberg, ces réunions chamarrées d'uniformes et de rubans, ces salons où l'habit de cour du duc de Richelieu est encore à la mode; et ces chasses miraculeuses, ces grandes battues après lesquelles les lièvres se comptent par milliers et la venaison se vend dans les boucheries à trente lieues à la ronde.

Il trouva en rentrant une lettre de son frère, fort courte :

« Que pourrais-je te dire ? écrivait Matthieu. Notre vie est unie comme un miroir ; tous nos jours se ressemblent comme des gouttes de lait dans la même coupe. Les travaux sont arrêtés par l'hiver, et nous passons la journée au coin du feu, entre nous. Tu sais si la cheminée est large ; il y a place pour tous ; on mettrait même un fauteuil de plus en se serrant un peu, si tu voulais. Papa tisonne avec acharnement. Tu connais sa passion, la seule passion de sa vie. Si on lui prenait ses pincettes, on le rendrait bien malheureux. Maman Debay et maman Bourgade passent la journée à coudre des brassières, à ourler des couches et à broder de petits bonnets, Aimée tricote des bas de cachemire, de vrais bas de poupée. Quand je vois tous ces préparatifs, il me prend des envies de rire et de pleurer. La chère petite créature aura une layette royale. Le conseil de famille a décidé que, si c'était un fils, on l'appellerait Léonce; ton nom lui portera bonheur. Pourvu qu'il ne s'avise pas de ressembler à son père ! Nous avons mis ton portrait dans notre chambre ; tu sais, ce beau portrait que Boulanger a peint avant de partir pour Rome. Je le montre à Aimée tous les matins et tous les soirs. Le petit Léonce promet d'être aussi remuant que toi. Sa mère se plaint de lui, et, ce qui est plus singulier, maman Debay assure qu'elle ressent le contre-coup de tous ses mouvements. Je l'ai dit qu'Aimée avait eu des maux d'estomac dans les premiers temps de sa grossesse ; mais quelques bouteilles d'eau minérale et le bonheur de sentir vivre son enfant l'ont réconfortée ; elle engraisse à vue d'œil. Quant à moi, je suis toujours le même, à cela près que je ne travaille plus guère. Tu te rappelles le mot de ce paysan à qui l'on demandait quelle était sa profession et qui répondit : « Ma femme est nourrice. » Je suis logé à la même enseigne, ou peu s'en faut ; j'attends mon garçon. Les célèbres thèses n'ont pas fait grand progrès ; la guerre du Péloponnèse, *de Bello Peloponnesiaco*, en est à la mort de Périclès, et « Corneille, auteur comique », en reste à *Clitandre*. Tant pis pour la faculté de Rennes ! elle attendra. Je veux être père avant d'être docteur. Ah ! frère, si tu savais comme tes plaisirs sont fades au prix des nôtres ! tu viendrais par la diligence, et tu nous ferais grâce du carrosse dont tu nous as menacés. Toi seul nous manques ; tu es notre unique souci. Papa fait sa grande ride lorsqu'on parle de la rue de Provence. Enfin ! je le rassure en lui disant que si homme au monde doit réussir c'est toi. »

« Ce sont de bonnes gens, dit Léonce en jetant la lettre sur son bureau. Ils auront bientôt de mes nouvelles. »

Quelques jours après, le baron lui tomba du ciel à dix heures du matin. Une telle démarche était de bonne augure. M. Stock visita l'appartement en amateur, et fit à part lui l'inventaire du mobilier. Tout homme de bon sens se serait cru chez un fils de famille : le baron fut enchanté. C'était un aimable homme que cet Allemand. Tout le monde savait qu'il avait été banquier à Francfort-sur-le-Mein, et cependant il ne parlait jamais de sa fortune. Personne ne contestait sa noblesse, et cependant il ne parlait jamais de ses titres. Ses châteaux, ses terres, ses forêts étaient les choses dont il semblait le moins se soucier. Jamais il n'en dit mot à Léonce, et Léonce reconnut à cette marque qu'il était un vrai riche et un vrai gentilhomme.

De son côté, Léonce était trop délicat pour s'attribuer une fortune mensongère. Il laissait courir l'imagination des gens, et ne disputait pas contre ceux qui lui disaient : « Vous qui êtes riche. » Mais il ne se vantait de rien. Lorsqu'il parlait de sa famille, il disait sans emphase : « Mes parents habitent leurs terres de Bretagne. » En quoi il ne mentait nullement. Je lui fis observer que tout se découvrirait à la fin et qu'il serait forcé de confesser l'origine de sa noblesse et la modicité de sa fortune. « Laissez-moi faire, répondit-il ; le baron est assez riche pour permettre à sa fille un mariage d'amour. Dorothee m'aime, j'en suis sûr ; elle me l'a dit. Quand les parents verront que je suis nécessaire au bonheur de leur fille, ils passeront sur bien des choses. Du reste, je ne tromperai personne, et ils sauront tout avant le mariage. »

Il ne courtisait pas publiquement M<sup>lle</sup> de Stock, mais il la voyait tous les soirs dans le monde. Leur liaison, pour être un peu contrainte, n'avait que plus de charmes. Les petits obstacles, la surveillance que tous exercent sur tous, le respect des convenances, la nécessité de feindre, ajoutent je ne sais quoi de tendre et de mystérieux à ces amours qui cheminent, de salon en salon, jusqu'à la porte de l'église. La contrainte est un ressort merveilleux qui double les jouissances du cœur comme les forces de l'esprit. Ce qui fait qu'une pensée est plus belle en vers qu'en prose, c'est la contrainte. Léonce et Dorothee s'écrivaient tous les jours, en vers et en prose, et c'était plaisir de les voir échanger leurs billets à l'abri d'un mouchoir ou à l'ombre d'un éventail. La baronne s'amusait de ces petits manèges ; elle avait lâché la bride au cœur de sa fille, elle lui permettait d'aimer M. de Bay.

Dans les derniers jours de février, Léonce prit son courage à deux mains : il fit sa demande. M. et M<sup>me</sup> de Stock, avertis par Dorothee, le reçurent en audience solennelle.

— Monsieur le baron, Madame la baronne, dit-il, j'ai l'honneur de vous demander la main de M<sup>lle</sup> votre fille. Pour ne rien vous laisser ignorer sur ma situation...

Le baron l'interrompit par un geste seigneurial :

— Arrêtez-vous ici, monsieur le marquis, je vous en supplie. Tout Paris vous connaît, et ma fille vous aime : je ne veux rien savoir de plus. Votre nom, fût-il obscur, votre père eût-il mangé sa fortune, je vous dirais encore : « Dorothee est à vous. »

Il embrassa Léonce, et la baronne lui donna sa main à baiser :

— Vous ne connaissez pas, dit la baronne, notre romanesque Allemagne. Voilà comme nous sommes tous... du moins dans la haute classe.

Au milieu de la joie la plus folle, Léonce sentit au fond de lui comme une révolte d'honnêteté.

— Je ne peux pas tromper ces braves gens, se dit-il, et je serais un fripon si j'abusais de leur bonne foi.

Il reprit tout haut :

— Monsieur le baron, la noble confiance que vous me témoignez m'oblige à vous donner quelques détails sur...

— Monsieur le marquis, vous m'affligeriez sérieusement en insistant davantage. Je croirais que vous ne vous obstinez à me donner ces renseignements que pour m'obliger à fournir les preuves de mon rang et de ma fortune.

La baronne appuya ces mots d'un geste amical qui voulait dire :

— N'insistez pas, il est susceptible.

— Allons, pensa Léonce, c'est partie remise. Nous nous expliquerons, bon gré, mal gré, le jour du contrat.

Mais le baron ne voulut pas entendre parler de contrat.

— Entre gentilshommes, dit-il, ces engagements, ces signatures, ces garanties sont des précautions humiliantes. Aimez-vous Dorothee ? Oui. Vous aime-t-elle ? J'en suis certain. Alors à quoi bon mettre un notaire entre vous ? Je m'imagine que votre amour se passera bien de papier timbré.

— Cependant, monsieur, si l'on vous avait trompé sur mon état.

— Mais, terrible enfant, on ne m'a pas trompé, on ne m'a rien dit. Je ne sais rien de vous, sinon que vous plaisez à ma fille, à ma femme, à moi et à tout l'univers. Je ne veux rien connaître de plus. Est-ce que j'ai besoin de votre argent ? Si vous êtes riche, tant mieux. Si vous êtes pauvre, tant pis. Dites-en autant de moi, nous serons quittes. Tenez, voici qui va mettre votre conscience en repos : vous n'avez rien, ma fille n'a rien ; vous vous appelez Léonce, elle s'appelle Dorothee, et je vous donne ma bénédiction paternelle. Etes-vous content ?

Léonce pleurait de joie. On fit entrer Dorothee.

— Venez, ma fille, dit la baronne, venez dire au marquis que vous n'épousez ni son nom ni sa fortune, mais sa personne.

— Cher Léonce, dit Dorothee, je vous aime follement !

Elle ne mentait pas d'une syllabe.

Léonce se maria au mois de mars. Il était temps : la corbeille dévora le dernier billet de mille francs. Je ne servis pas de témoin pour cette fois : les témoins étaient des personnages. Matthieu ne put venir à Paris ; il attendait les couches de sa femme. Il m'avait chargé de lui rendre compte de la fête, et je remplis avec bonheur ma tâche d'historiographe. Dorothee, dans sa robe blanche de velours épinglé, eut un succès d'adoration. On l'appelait le petit ange brun. Après la cérémonie, un dîner de quarante couverts fut servi chez le baron, et Léonce me fit l'amitié de m'y inviter. Il me présenta à sa femme au sortir de table :

— Ma chère Dorothee, lui dit-il, c'est un de mes vieux camarades, qui sera un jour ou l'autre le professeur de nos enfants. J'espère que vous lui ferez toujours bon accueil ; les meilleurs amis ne sont pas les plus brillants, mais les plus solides.

— Monsieur le professeur, dit la belle Dorothee, vous serez toujours le bienvenu chez nous. Je souhaite que Léonce m'apporte en mariage tous ses amis. Savez-vous l'allemand ?

— Non, madame, à ma grande honte. Je regretterai toujours de ne pouvoir lire dans le texte *Hermann et Dorothee*.

— La perte n'est pas grande, croyez-moi. Une pastorale emphatique ; un air de flageolet joué sur l'ophicléide. Vous avez mieux que cela en France. Aimez-vous Balzac ? C'est mon homme.

Edmond ABOUT.

(La fin au prochain numéro.)

## UN ANNIVERSAIRE

La France a le culte du souvenir. A quelques jours de distance, on a inauguré sur une des places publiques de Mâcon la statue de Lamartine, puis célébré dans la cathédrale de Paris le service commémoratif de la mort de M. Thiers. Pour cette dernière circonstance, la province s'était jointe à la capitale, chacun ayant compris que le libérateur du territoire devait être considéré comme l'incarnation, — vivante encore, pour ainsi dire, après la mort, — du pays tout entier.

Après l'absoute donnée à Notre-Dame, une foule immense s'est rendue au Père-Lachaise, précédant la voiture de M<sup>me</sup> Thiers. Un

volumineux registre était placé à l'entrée du tombeau de l'ancien président de la République. Il a été chargé de signatures.

M. Louis Ratisbonne y a écrit les vers suivants :

A MADAME THIERS.

« Il chérit sa patrie, il adora le vrai, »  
C'est l'hommage que Thiers rêvait pour sa mémoire ;  
« Le pays envahi fut par lui délivré ; »  
Il y faut ajouter ce mot qu'écrivit l'histoire.

C'est pourquoi votre deuil aux Français est sacré,  
Madame ! C'est pourquoi d'innombrables étoiles  
Font resplendir vos sombres voiles,  
Grande veuve, avec qui la patrie a pleuré !

Impossible de mieux dire. Le poète a su se faire l'écho du sentiment national en rendant hommage comme il convient à une grande mémoire. Nous ne pouvons que nous associer de cœur à sa pensée.

Robert HYENNE.

## PARIS SOUS LOUIS XIII

### II

#### LE COSTUME

Comment ne pas rattacher déjà aux changements matériels tout un ordre de tendances et de dispositions qui constituent de vraies nouveautés ? Comme il est visible qu'on est en présence d'une société qui se raffine, mais, notons ceci, qui se raffine en s'épurant presque toujours, sous le rapport du goût !

En littérature, l'influence de Malherbe se fait sentir. Notre vieille poésie n'en conserve pas moins sa saveur originale avec Mathurin Régnier, peintre hardi jusqu'au cynisme des mauvaises mœurs, auxquelles il n'échappe pas. On aime cette noblesse de formes, au théâtre, qui devient une des passions les plus élevées comme les plus vives de ce public, presque exclusivement réduit jusqu'alors à l'emphase mêlée de platitude de ce qui s'appelait la tragédie et au burlesque qui usurpait la place de la comédie véritable. L'esprit de conversation s'inaugure et se crée dans Paris des lieux de prédilection. Sans doute, cet effort pour se raffiner ne va pas sans quelque excès. C'est le temps des *Précieuses*. Qui ne sait pourtant que ce mot fut d'abord, et avec raison, pris dans le sens le plus honorable ? Mais si l'hôtel de Rambouillet, même sous cette forme primitive, n'est pas une école sans défauts, c'est une école, pourtant, et même, à bien des égards, très-profitable. Dans cette société, où Balzac fut l'oracle et Voiture le héros, les esprits se cultivent, la langue gagne en délicatesse.

Comment oublier que la marquise de Rambouillet, « l'incomparable Arthénice », comme on disait alors, ouvrit sa fameuse « chambre bleue », rendez-vous préféré des beaux esprits et des femmes les plus distinguées, parce que les mœurs de la cour d'Henri IV offensaient la pureté de son âme, et que le ton goguenard et fanfaron des familiers de ce lieu blessait la délicatesse de son esprit ? La grossièreté indécente qui accompagnait la franche verve de nos anciens auteurs dut, chez les nouveaux écrivains, compter avec des scrupules qui n'eurent d'abord rien d'exagéré. Le nom même d'urbanité date d'alors.

J'ai dû insister quelque peu sur ces traits du Paris nouveau qui inaugure le xvii<sup>e</sup> siècle. On ne saurait méconnaître l'action exercée par un tel milieu sur le goût général.

Le costume féminin rompt, à partir de 1629, avec la profusion ruineuse des dentelles, et avec l'excès des clinquants, à dater seulement, il est vrai, de 1634. Il répudie de même la bigarrure, les grands ramages, les collerettes guindées, les vertugadins, les

coiffures en hauteur. Dans les modes, moins tourmentées, on vit enfin le buste se montrer sans être déformé, grâce à la forme de la robe, ample, étoffée, coupée avec une grâce et une ampleur qui laissaient leur liberté aux mouvements. La noblesse, le grand air ne fit que gagner à ce costume plus sévère et pourtant orné. La fantaisie garde sa place très-grande dans cette époque intermédiaire. Elle ne manque pas à ce pittoresque vêtement. Paris vit les grandes dames porter le chapeau d'homme, à plumes. Une *hongrelaine* de fin drap ou de velours compléta le costume d'amazonne. Nobles héroïnes de la Fronde, vous avez déjà le costume cavalier qui vous convient ! Ajoutons que les bas de soie, quoique de couleur voyante, cessèrent de se montrer, et que la longueur des jupes ne laissa plus paraître que le bout de la chaussure, dont il était fait depuis longtemps tant d'étalage. Au reste, à ce progrès du costume, réconcilié avec le beau et la convenance, il se mêle des frivolités.

Ces sortes de coquetteries sont à l'élégance solide, en fait d'habillement, ce qu'étaient en littérature les mièvreries de tel ou tel auteur de ruelle, comparées à la manière sobre et noblement ornée des bons écrivains de la langue. La mode des mouches, qui devait durer jusqu'à la Régence, s'établit alors. Une dame de bon ton ne put avoir moins de cinq ou six petits morceaux de taffetas noir gommé qu'on appliquait sur le visage pour en faire ressortir la blancheur.

On voudrait pouvoir dire aussi que les femmes, si souvent distinguées par leur culture intellectuelle et morale de ce temps-là, surent se modérer sur les fards et les parfums, comme elles s'étaient corrigées sur d'autres excès de toilette. Malheureusement, il n'en fut rien. La céruse et le vermillon gardèrent tout leur empire, et les parfums les plus odorants, devenus dès longtemps une nécessité impérieuse, accommodèrent le linge, les habits, les gants, même les chaussures. Les bijoux gardèrent aussi leur importance, et l'on continua à se parer en même temps des carcans, tournés autour du cou, et des colliers, étalés sur la poitrine. Les pendants d'oreilles accrurent leurs dimensions. Les anneaux qui décoraient les doigts prirent le nom de bagues. Les femmes riches portèrent la montre à la ceinture et l'éventail à la main. On voit qu'en somme c'était là des modes d'une élégante distinction, exemptes des extravagants excès des siècles précédents.

Au reste, les hommes de ce temps eurent aussi les leurs. Ils adoptaient avec une sorte de fureur l'usage du tabac, fumé et plus souvent prisé par les « petits maîtres », qu'imitèrent bientôt les bourgeois. La tabatière devient un objet à la mode, objet souvent précieux, en écaillé, en ivoire, en argent, en or, que rehausse parfois un travail exquis.

Le costume masculin prit aussi, d'ailleurs, un caractère plus digne et plus sérieux. Les fraises furent d'abord diminuées, puis supprimées pour faire place au *rabat* qu'attachaient des cordons, remplacés plus tard par la *cravate*, pièce de mousseline dont on s'entoura le cou, à l'imitation des officiers du régiment de Croates qui se trouvait en France.

Les débuts du règne de Louis XIII appartinrent encore au costume trop « chargé de choses bouffantes, pendantes et volantes ». C'est dans la seconde partie qu'il acquiert la sobriété qui lui manquait, et que l'on commence à s'habiller d'étoffes unies et de couleurs neutres ou sombres. Tout fut à l'avenant, les garnitures de boutons qui remplacèrent celles de rubans, la coupe du pourpoint, d'ailleurs charmante ; au lieu de ceinture, les pans s'écartant vers le bas, le haut-de-chausses corrigé d'une manière conforme à ce sveltes habit, l'étoffe réduite de plus de moitié, et les jambes (on disait alors les *canons*), tout en restant flottantes, laissant deviner ce qui était dedans. De là date le pantalon ; c'est en effet le « pantalon » des Vénitiens qui en suggéra l'idée. Ici encore le Paris de Louis XIII tend à se rapprocher de celui qui a suivi la Révolution. Ce vêtement eut pour caractère et pour effet

de rapprocher certaines classes et d'en séparer d'autres plus qu'elles ne l'étaient. D'une part, ce qu'il a de simple permet aux petits gentilshommes de l'adopter. Avec le chapeau à larges bords, le collet, l'épée aux côtés, on alla partout ; la petite noblesse se fit de cour. D'un autre côté, ce qu'il y a dans ce costume de militaire et quelques autres particularités en éloignèrent les artisans, lesquels savaient bien, au siècle précédent, se donner des airs de gentilshommes. Plus que jamais roturiers, ils semblent, eux et leurs descendants, voués à la serge et à la bure.

H. B.

## REVUE DES MAGASINS

Les grands magasins du *Coin de Rue* ont préparé pour le 16 septembre une grande exposition et mise en vente de tapis français et étrangers, d'étoffes d'ameublement et d'ameublements complets. Il serait difficile de trouver un ensemble plus beau, plus varié, et surtout des prix aussi avantageux que ceux qui sont présentés par cette maison.

Nous avons visité en détail toute cette belle installation, qui occupe les galeries du premier étage (6 et 8, rue Montesquieu) et celles du n° 2 de la même rue. Nos lectrices nous sauront gré, sans doute, de les renseigner sur une vente qui ne peut manquer de les intéresser, tant en ce qui concerne leurs maisons de campagne que leurs appartements de ville.

Les tapis de feutre imprimé, avec de très-beaux dessins, coûtent 1 fr. 95 sur une largeur de 1<sup>m</sup>,40, de sorte qu'on peut ainsi couvrir une chambre de moyenne grandeur avec 16 mètres d'étoffe pour la modique somme de 32 francs; ce n'est vraiment pas cher. Les moquettes bouclées pour salon, salle à manger, chambre à coucher, sont marquées à 2 fr. 45 et 3 fr. 75 le mètre; elles ont généralement 68 centimètres de largeur. Les plus beaux spécimens de tapis français, tissés et veloutés, valent 5 fr. 75 sur 70 centimètres de largeur; ils offrent cinq et six couleurs et rappellent le genre turc et le persan.

Nous insisterons sur une affaire considérable de tapis ras d'Aubusson, style Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, offrant différentes grandeurs et vendus à des prix exceptionnels; citons seulement le prix de 14 francs pour une grandeur de 2 mètres sur 3. Nous avons également noté des carpettes de Nîmes, Beauvais et Aubusson à 24 fr. 50; largeur de 1<sup>m</sup>,40 sur 2 mètres, 59 francs.

Il y a encore une très-grande variété de tapis genre ancien, de *Prière du Daghestan*, de *Galerie de Perse*, qui se posent en tapis volants sur un tapis cloué, comme devant de foyer, descente de lit, milieu d'appartement.

Cette exposition du *Coin de Rue* est, en outre, fort intéressante par la belle collection d'étoffes d'ameublement qu'elle présente et en un grand choix. On y trouve tous les genres modernes et anciens: *Toile de Caux*, copie des damas flamands, sans envers, de 1<sup>m</sup>,30 de largeur, à 2 fr. 95; la *Pastorale*, étoffe riche à dessins Watteau, largeur 1<sup>m</sup>,30, à 4 fr. 75; *Bourre de soie*, copie des anciennes broderies, de 1<sup>m</sup>,30 de largeur, à 7 fr. 75.

Une autre étoffe qui mérite d'être prise en considération, c'est la *velours de Venise*, avec dessins en relief, de 1<sup>m</sup>,30 de largeur, à 8 fr. 75; même observation pour une étoffe superbe qu'on nomme *Karamanie*, la plus belle des reproductions orientales, qui est vendue 9 fr. 50. — Nous recommandons, pour les chambres de jeunes filles, les sergés et cretonnes d'Alsace, qualité et teint garantis, à 1 fr. 25 le mètre sur 80 centimètres de largeur.

Le *Coin de Rue* a installé d'immenses ateliers pour l'ameublement complet; les modèles sont jolis, la main-d'œuvre parfaite. Une jolie chambre à coucher en acajou coûte 375 francs; en palissandre, 475 francs; en thuya et palissandre, 675 francs. Il serait trop long de donner des prix pour salon et salle à manger avec tous les détails nécessaires; nos lectrices se renseigneront exactement par le catalogue spécial que le *Coin de Rue* envoie franco à qui le lui demande.

— L'automne est la saison des belles promenades, des excursions, des parties de chasse, enfin des grandes marches de toute nature: c'est donc le moment ou jamais de se précautionner de bonnes chaussures, et la maison POIVRET ET C<sup>o</sup>, déjà signalée, nous revient tout naturellement en mémoire à ce propos.

Il y a un avantage très-réel à se chauffer rue Montorgueil, 61, beaucoup de nos lectrices le savent, et cela pour plusieurs raisons: d'abord on y

trouve des chaussures *cousues* au même prix que les chaussures clouées dans les autres maisons. — Nous pensons n'avoir pas besoin d'insister sur la différence qui existe entre les deux espèces de chaussures; le genre cloué ne présentant jamais la souplesse, la solidité et l'élégance du cousu. D'ailleurs, dans aucun cas, le travail mécanique n'a pu être comparé au travail fait par la main d'homme.

D'autre part, la maison Poivret et C<sup>o</sup> possède un grand nombre de largeurs différentes pour chaque longueur de pied; de cette façon, les dames qui tiennent à être bien chaussées sont assurées de trouver chez elle ce qui peut le mieux leur convenir. Ses catalogues de saison facilitent beaucoup les transactions entre elle et le public. On aime aujourd'hui à feuilleter ces livrets de renseignements et à n'acheter qu'en connaissance de cause, alors qu'on a fait son choix d'avance.

## SPÉCIALITÉS

La grande mise en vente de postiches en cheveux de la maison B. DE NEUVILLE, que nous avons annoncée dernièrement, a eu pour résultat d'attirer une foule considérable dans les salons de la rue Neuve-des-Petits-Champs, 48. Toutes les femmes ont voulu juger par elles-mêmes de la réalité des avantages que l'on promettait, et de la baisse très-sensible du prix des cheveux, comparativement aux autres maisons; on a pu se convaincre que le bon marché est bien réel. L'installation des magasins en appartement, et non pas au rez-de-chaussée, a enlevé également tous les suffrages, car on éprouve presque toujours un peu de honte à acheter des cheveux!

Nos lectrices savent que la maison de Neuville adresse un catalogue illustré de ses différents articles à qui le lui demande. Ajoutons que M<sup>o</sup>e de Neuville a pour système de se contenter d'un très-petit bénéfice et de servir ses clientes avec une scrupuleuse loyauté, sans jamais substituer une qualité de cheveux à celle qu'on a choisie. — Délicatesse rare et précieuse, car fort peu de femmes sauraient établir une différence entre tel ou tel cheveu.

Nous approuvons beaucoup M<sup>o</sup>e de Neuville dans la création de ses derniers chignons de coques, de marteaux, de frisures ou d'ondulations, qui se posent si facilement sur la tête et ne pèsent pas deux onces. Très-commodes aussi sont les pouffs ondulés ou frisés qui garnissent légèrement le front sans le charger et empêchent qu'on abîme ses propres cheveux.

— Pour calmer les irritations de la peau, les échauffements, les coups de soleil, le hâle, etc., nous conseillons l'usage de la *crème Simon*. Ce produit, exclusivement composé de matières rafraîchissantes, onctueuses et calmantes, agit promptement sur le tissu dermal, auquel il rend toute son élasticité et sa santé primitives. C'est, du reste, un cold-cream perfectionné et qui réunit toutes les qualités désirables.

La *poudre Figaro* est le complément indispensable de la *crème Simon*, car si cette dernière donne une agréable fraîcheur à la peau, la poudre en question lui communique l'éclat velouté de la pêche.

Ces deux précieux auxiliaires de la beauté se trouvent dans toutes les bonnes maisons de pharmacie et de parfumerie. La vente en gros s'en fait à Lyon, chez M. SIMON (rue de Lyon, 83) et à Paris, rue de Provence, 36.

M. D'A.

Sous ce titre: *La Mode en relief*, nous avons créé une publication qui réalise le difficile problème de présenter une toilette *sous toutes ses faces à la fois*. C'est une figurine coloriée qui se tient debout, porte avec soi sa description, et dont les contours soigneusement découpés offrent l'aspect réel de la personne habillée. Rien de plus utile et de plus pratique.

Nous ferons paraître chaque mois une de ces figurines dessinées par Emile Prével, un des maîtres de la mode. Celle de ce mois représente une toilette de bal.

Le prix de chaque figurine est, dans nos bureaux, de 2 fr. 50. Pour en recevoir un exemplaire *franco*, en France et à l'étranger, il suffira d'adresser à MM. Ad. GOUBAUD ET FILS, éditeurs de *la Mode en relief* (3, rue du Quatre-Septembre, à Paris) la somme de 2 fr. 75 en un mandat postal ou en timbres-poste. Aucune expédition ne peut être faite contre remboursement. On peut s'abonner pour autant de mois qu'on le désire, en envoyant autant de fois 2 fr. 75 que l'abonnement devra compter de mois.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.